



**Clio. Femmes, Genre, Histoire**

**8 | 1998**

**Georges Duby et l'histoire des femmes**

---

## Avant-propos

Christiane Klapisch-Zuber

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/311>

DOI : 10.4000/clio.311

ISSN : 1777-5299

### Éditeur

Belin

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1998

ISBN : 2-85816-379-0

ISSN : 1252-7017

### Référence électronique

Christiane Klapisch-Zuber, « Avant-propos », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 8 | 1998, mis en ligne le , consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/311> ; DOI : 10.4000/clio.311

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# Avant-propos

Christiane Klapisch-Zuber

---

- 1 Dans son numéro 5, *Clio* avait, par la voix de Michelle Perrot, rendu un bref hommage à Georges Duby, qui s'était engagé aux côtés de la revue depuis sa fondation en acceptant de faire partie de son comité scientifique. « Pourquoi, comment le grand historien du Moyen Âge a-t-il fait de ce thème un des axes majeurs de son enseignement et de sa recherche est une réflexion qu'il nous faudra ouvrir », écrivait alors Michelle Perrot. Ce dossier, *Clio* l'ouvre aujourd'hui<sup>1</sup>.
- 2 Non pas que l'intéressé ne s'en soit lui-même expliqué, et à plus d'une reprise. Michelle Perrot qui a relu l'œuvre achevée, porte un regard, pas aussi « candide » que nous le dit cette historienne du contemporain, sur ses grandes articulations et ses acquis. Elle rappelle comment Georges Duby s'est lentement approché de l'histoire des femmes en disant à chaque étape ses doutes, ses tâtonnements. Cette histoire, il la voulait totale ; il en exigeait aussi beaucoup en retour. Il la vivait, dans ses avancées et ses détours, en homme de son temps, convaincu de ne pouvoir l'abstraire ni des événements ou des courants de pensée majeurs ni de sa propre masculinité. Et ce projet n'a cessé d'évoluer. Il n'y a pas une « pensée Duby » sur les femmes dans la société des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, mais une interprétation qui a bougé, qui a accepté de donner peu à peu une importance plus grande à l'agency des femmes, à leur action propre, créatrice d'identité ; qui admettait pour finir un « ferment de promotion » dans les dernières décennies du XII<sup>e</sup> siècle ; et dont l'attention « à l'infime, aux interstices » lui laissait percevoir « les réticences, la résistance des femmes ». L'histoire des femmes, il ne la voulait ni jérémiade ni revendication. Mais, héritier de la tradition française d'histoire sociale, il ne concevait pas de l'en isoler et il a fermement répété son attachement à « une histoire des femmes qui soit celle de l'évolution des relations entre les sexes ».
- 3 Pénétrer dans l'atelier où s'est élaborée cette réflexion, où elle a pris forme par la parole et l'écriture, telle a été notre seconde visée pour ce numéro de *Clio*. En somme, nous avons souhaité refaire après lui le parcours qu'il a suivi et en jalonner les moments forts. De la Faculté d'Aix-en-Provence au Collège de France, Georges Duby a pris ses séminaires au sens propre, comme des lieux où jeter au vent de la discussion ses intuitions, ses idées. Des témoignages, recueillis par Catherine Marand-Fouquet et moi-même, ou choisis dans

les archives des séminaires de Sénanque par Claudie Duhamel-Amado, éclairent une méthode dont l'échange était la première étape, ou plutôt une première phase, progressive, renouvelée en des lieux différents et devant des auditoires variés, étirée jusqu'au moment où la maturation permettait l'écriture. Relire les enregistrements des séminaires et les annuaires du Collège fut aussi la tâche que s'est assignée Claudie Duhamel-Amado avec le concours de Guy Lobricon. Suivant le fil rouge d'un thème d'abord secondaire, elle montre comment il s'installe au centre des réflexions de ces ateliers collectifs que furent les séminaires, où l'apport des collègues, des amis et disciples étrangers ou français multipliait les richesses d'une pensée et d'une parole.

- 4 Une parole qui a su garder sa force et son chatolement dans l'écrit... La chose est assez rare dans la discipline pour qu'on la souligne. On saura gré à une « littéraire », Danielle Bohler, d'introduire les historiens aux mécanismes de la séduction par les mots, où « l'enchanteur Duby » fut maître. Car, si le travail d'écriture jamais ne masque la voix, si, pour tous ceux qui eurent la chance de l'entendre, il perpétue un rythme, un timbre le long *Document* du séminaire inédit de Sénanque restitue cet écho, il magnifie aussi la parole vivante qui se cherche, amplifiant son rythme par les périodes sinueuses, reprenant savamment ses synopes pour dire la quête et les doutes de l'historien. S'interrogeant sur une éventuelle spécificité de l'écriture dans les pages plus particulièrement consacrées par Georges Duby à l'histoire des femmes, Danielle Bohler - faisant elle-même le travail d'analyse d'une écriture que l'historien déplorait de ne pouvoir mener sur ses Dames du temps passé reconnaît dans l'émergence de ces procédés, ou dans la plus grande ampleur qui leur est concédée, et dans l'implication personnelle du chercheur la nécessité intime de dire la peine à traquer sans relâche une proie qui se dérobe, la posture d'opposant, d'« adversaire de ces hommes qui ont prétendu autrefois réguler la place des femmes ». On a bien là une écriture spécifique à l'objet, ou plutôt à la démarche, qui est « quête du "reflet" ».
- 5 Reflets, images... Georges Duby était le premier à savoir quels filtres s'interposent entre nos lectures historiennes et les réalités féminines du Moyen Âge. Il fut des plus constants à les dénoncer en s'évertuant à les tourner ; et prêchant d'exemple, à reprendre sans se lasser les textes pour en sonder les obscurités, les silences, à mettre en garde contre des lectures hâtives, qui en resteraient au premier degré. Non pas qu'il ait fait jouer quelque paralysant a priori l'autorisant à nier que les femmes aient pu agir de l'intérieur du système qui les tenait serré, ou que des voix féminines se soient parfois fait entendre. Mais parce que, prodigieusement sensible au retors des discours que l'historien tient sur ses objets, il ne l'était pas moins aux faux-semblants et aux schémas préconçus de ceux tenus dans le passé par les hommes sur les femmes, et à leur place.
- 6 Des silences, des blancs, il en reste dans l'œuvre de G. Duby. Sans doute a-t-il fait son miel des premiers, comme Jacques Le Goff le suggère. Michelle Perrot montre aussi comment l'imagination, chez lui, est peut-être une « voie royale pour l'historien », comment travailler sur les silences et le non-dit ouvre sur l'imaginaire et de l'historien et de ses objets. Mais il faut également s'interroger sur une absence, voulue et maintenue par Georges Duby. Elle concerne les femmes et la religion : Jacques Dalarun suit pas à pas l'approche et l'évitement de ce problème. Ne pas amalgamer les premières à la seconde, se dédouaner de l'alliance entre le prêtre et la femme, et n'approcher que très prudemment cette religion féminine amorcée au bas Moyen Age, confortée par la Contre-Réforme et par l'idéologie républicaine qui assigna les femmes au religieux comme au domestique : telles paraissent quelques-unes des motivations profondes du recul de

Georges Duby devant le fait religieux. Évitement fondé sur une conception de l'histoire des femmes n'ayant de sens, Jacques Dalarun le souligne, « qu'en relation avec l'ensemble du corps social », se voulant « celle du rapport des sexes plus que des femmes » ; mais qui lui aurait du même coup cela lui a été reproché interdit l'écoute des voix féminines que nous pouvons plus directement percevoir : les religieuses, les mystiques. Complétant les indications bibliographiques apportées par les différents essais de ce numéro, Paulette L'Hermite-Leclercq fait le bilan des travaux les plus récents sur les femmes et le religieux. En indiquant les pistes qui lui paraissent les plus prometteuses, elle montre que la prudence de Georges Duby n'a pas stérilisé la recherche en ce domaine.

- 7 Sa conception des rapports entre le réel et l'imaginaire et ses travaux propres sur les femmes impliquées dans les stratégies de l'aristocratie féodale ont de fait agi comme un puissant stimulant sur les recherches tant en France qu'à l'étranger. Les « regards complémentaires » que nous avons sollicités hors de l'Hexagone le disent bien et nul doute que le panorama aurait pu être plus vaste. Nous avons demandé à ces collègues relevant d'autres traditions historiographiques d'apprécier la pénétration des idées de G. Duby dans leurs pays respectifs et d'en dire les effets sur la recherche et les publications. Tous montrent que les réactions à son apport ont rarement été neutres : ardentes, en général, à vérifier ou mettre à l'épreuve, parfois marquées de réticence, elles ont engendré, étayé ou encadré des travaux qui, en fin de compte, ont pu contredire leur modèle ou point de départ. Tous considèrent comme indiscutable l'impact des thèses de Georges Duby sur l'historiographie du Moyen Âge. Mais ces thèses ont aussi suscité des réserves et appelé des révisions dont je me garderai de gommer les aspérités. Résumons. Il peut paraître paradoxal que ce soit l'évolution de G. Duby, historien de la société, vers une compréhension plus profonde des représentations conditionnant le jeu social qui ait, outre-Atlantique surtout, mais aussi en Espagne ou en Italie, entraîné les critiques les plus fortes. On l'a sommé de revenir aux chartes et aux documents de la pratique pour mieux apprécier la présence réelle, l'activité propre et l'influence des femmes ; bref, pris à revers sur le terrain même où il avait fait ses premières armes, mais, de son propre aveu, sans y rencontrer de femmes et Amy Livingstone évoque les recherches américaines qui ont conduit à revoir ses appréciations des bases sociales du pouvoir des femmes. Mis au défi aussi de justifier leur silence et leur soumission à l'ordre patriarcal, invité à relire ces sources-là qu'il contournait pour ne pas assimiler les femmes à la religion, ni les actes des femmes ordinaires à ceux de femmes d'exception ou de femmes placées dans des situations exceptionnelles, comme Maria Giuseppina Muzzarelli le signale fort opportunément pour ce qui a trait à l'historiographie italienne.
- 8 L'autre pan des réserves qui se sont exprimées à propos de l'œuvre de Georges Duby touche à sa conception des représentations masculines dans l'évaluation des rapports entre les sexes et sur le poids qu'il leur a accordé dans l'histoire des femmes. Un poids si écrasant que beaucoup ont craint qu'il n'efface les traces laissées par les femmes ou n'assourdisse irrémédiablement leurs voix, et que l'histoire sociale des rapports de sexes ne se réduise, pour schématiser, à une histoire des images que quelques clercs se faisaient des femmes. Tablant au contraire sur les capacités féminines à réagir, sur leur aptitude à inverser ou contester les schémas imposés, à résister et manœuvrer au sein même d'un système contraignant, la réflexion et les recherches, empiriques ou plus théoriques - Sharon Farmer pour les États-Unis et Antoni Furió pour l'Espagne le rappellent tout particulièrement se sont insurgées contre une présentation des femmes au Moyen Âge

comme des êtres excessivement silencieux, ne pouvant au mieux qu'intérioriser et refléter les reflets masculins de l'idéologie dominante.

- 9 Dans ce retour sur les thèses de G. Duby en matière d'histoire des femmes, diverses contributions, on le verra, ont cherché à identifier les conditions intellectuelles et politiques au sein desquelles il les développa, ou celles qui, ailleurs, sous d'autres cieux et par la suite, ont pu encourager l'adhésion à ses vues ou leur rejet. Mais il est au moins un point sur lequel l'accord s'est fait, unanime : l'auteur du *Chevalier, la femme et le prêtre* et des *Dames du XIII<sup>e</sup> siècle* est salué comme l'historien de notre temps qui aura le mieux conduit à restituer au Moyen Âge sa dimension féminine. Parce que sa notoriété propre a conféré une légitimité, une dignité à un domaine de recherches qui, avant lui, n'éveillait trop souvent que dédain ou incompréhension, parfois même dérision. Sans doute aussi parce que voir, comme il l'a fait, dans l'histoire des femmes une manière d'éprouver tout le travail de l'historien du social n'est pas revenu à lui imposer une limite, ni même un garde-fou. Ce fut pour elle bien plus, une chance énorme de gagner en profondeur, ce fut un enrichissement, et la critique la plus radicale ne peut oublier cet acquis.
- 

## NOTES

1. Je voudrais remercier les amis qui nous ont prodigué conseils et suggestions, et parmi eux plus particulièrement Andrée Duby et Dominique Iogna-Prat ; Giles Constable, Renate Blumenfeld Kosinski et Renate Krueger aux États-Unis ; Chiara Frugoni et Daniela Romagnoli en Italie.

---

## AUTEUR

### CHRISTIANE KLAPISCH-ZUBER

Christiane KLAPISCH-ZUBER. Elle est Directrice d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et elle est l'auteur de plusieurs livres sur l'histoire de la population, de la famille et des femmes dans l'Italie des XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, notamment : *Les Toscans et leurs familles. Une étude du catasto de 1427*, (en collaboration avec David Herlihy, Paris, Éd. de l'EHESS, 1978) ; *La Maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance* (Paris, Éd. de l'EHESS, 1990). Elle a dirigé l'*Histoire de la famille* (en collaboration avec A. Burguière, M. Segalen et F. Zonabend, Paris, A. Colin, 1986), le volume II sur la période médiévale de l'*Histoire des femmes en Occident* (Paris, Plon, 1991), et *Storia del matrimonio* (en collaboration avec Michela De Giorgio, Bari, Laterza, 1996). Elle prépare un livre sur la représentation généalogique avant la Renaissance, *L'arbre des parentés*, à paraître en 1999 chez Fayard.

---